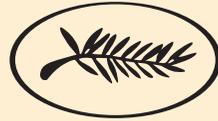


CHAZ PRODUCTIONS PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

LE RETOUR

UN FILM DE
CATHERINE CORSINI

1h46 - France - 2023 - 1.66 - 5.1

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

PROCHAINEMENT

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne

marie@marie-q.fr

presse@marie-q.fr

Tél : 01 42 77 03 63

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS



Khédidja travaille pour une famille parisienne aisée qui lui propose de s'occuper des enfants le temps d'un été en Corse. L'opportunité pour elle de retourner avec ses filles, Jessica et Farah, sur cette île qu'elles ont quittée quinze ans plus tôt dans des circonstances tragiques. Alors que Khédidja se débat avec ses souvenirs, les deux adolescentes se laissent aller à toutes les tentations estivales : rencontres inattendues, 400 coups, premières expériences amoureuses. Ce voyage sera l'occasion pour elles de découvrir une partie cachée de leur histoire.

ENTRETIEN AVEC CATHERINE CORSINI

Dans LA FRACTURE, Aïssatou Diallo Sagna, qui est aide-soignante et que vous filmiez pour la première fois, apportait du documentaire dans la fiction. Y avait-il, à l'origine du RETOUR, le désir de faire naître la fiction de son visage ?

Absolument. Il y a eu plusieurs chemins qui m'ont amenée à faire ce film, mais le cœur du RETOUR s'est mis à battre quand je me suis dit que j'écrivais pour Aïssatou. L'expérience de LA FRACTURE, qui avait mêlé des acteurs confirmés à des acteurs non professionnels, m'a permis de faire émerger des personnalités qui m'ont beaucoup touchée humainement. Aïssatou a obtenu un César. Or, on le sait, on peut consacrer quelqu'un, puis passer vite à autre chose dans cette profession. J'avais à cœur de ne pas l'oublier, et surtout de l'emmener ailleurs : vers le romanesque, la fiction. Aïssatou m'a aussi ouverte à sa vie, à son histoire. Sa famille est d'ailleurs venue sur le tournage. J'ai découvert grâce à elle plein de détails sur les cultures guinéenne et sénégalaise, le rapport à la terre d'origine, ou des choses plus concrètes comme les coiffures des femmes. Pour moi, c'était très beau de poursuivre le travail que nous avons entrepris ensemble sur LA FRACTURE.

Comment avez-vous dessiné, avec Naila Guiguet, votre coscénariste, cette cellule familiale composée d'une mère et de ses deux filles adolescentes ?

Naila est une jeune scénariste de trente-cinq ans, diplômée de la FEMIS, dont la mère est d'origine sénégalaise. J'ai écrit cette histoire avec elle, car je me sentais trop loin de cette jeunesse qui m'intéresse. Elle m'a beaucoup nourrie ; nous avons, d'ailleurs, emprunté le prénom de Khéidja à sa mère. Je me suis aussi inspirée de ma propre histoire, qui est assez compliquée. J'ai été élevée dans un conflit de loyauté. J'ai deux sœurs ; un père corse, qui est mort dans un accident quand j'étais très jeune ; une mère qui ne supportait pas la Corse, où elle se sentait enfermée... Autant d'éléments qui dessinent des circuits et interrogent ce territoire complexe, comme le sentiment de se sentir étranger quelque part. J'ai voulu montrer comment des femmes, par amour, peuvent s'assujettir à un endroit, et comment deux sœurs peuvent se comporter différemment : l'une se construit dans la contestation et une relative violence, et l'autre, en s'intégrant. J'ai longtemps été comme Farah et me retrouve dans ces deux personnages.

Ce trio de femmes a évolué dans le silence. C'est la parole retrouvée qui les conduit vers la réconciliation.

Plus j'ai travaillé au montage du film, plus le personnage de Khéidja s'est construit autour de ce silence mystérieux, qui engendre du romanesque et des interrogations. Quelque chose devance Khéidja et l'emmène, inconsciemment, à retourner à cet endroit, où chacune va être conduite à avancer dans sa construction intime. Une espèce de catharsis opère, avant que cette famille puisse retrouver son équilibre dès lors que la mère a parlé. Je pense que le silence, comme le mensonge, ne crée que du malheur et de la confusion. Les femmes ont souvent été habituées à ne pas tout dire, et Khéidja se tait d'autant plus qu'elle se situe au bas de l'échelle sociale.



Vos personnages se sont construits sur une absence : Khédidja et ses filles, mais aussi Gaïa, qui a perdu sa mère, et Marc-Andria, qui a grandi sans père, comme Farah et Jessica.

C'est sans doute un peu inconscient de ma part, mais il est certain que l'absence de mon père a bâti chez moi quelque chose qui court dans mes films. Je me souviens d'avoir trouvé très oppressant le terme de « veuve » dont certains qualifiaient ma mère. Cela a sans doute nourri mon imaginaire. En vieillissant, on s'ouvre aussi à des choses intimes et l'on a moins peur d'aller creuser en profondeur et de parler de soi à travers une fiction.

LE RETOUR n'est-il pas aussi celui du refoulé ? On sent dans ce film des forces telluriques agissantes, un mouvement souterrain qui semble vous relier aux profondeurs d'un territoire comme de votre propre vie.

Sans doute. En Corse, il y a quelque chose de violent et d'âpre dans les paysages, avec la mer d'un côté, mais aussi les montagnes, de l'autre. C'est un territoire dur, en réalité assez éloigné des images touristiques qui lui sont associées. Il y a là quelque chose d'ancestral, d'immuable, relié à des forces archaïques. Je savais que tourner en Corse allait provoquer en moi quelque chose de bouleversant. Ce fut pour moi éprouvant de retourner dans la maison de mon enfance. Tout était chargé. Ce décor m'a beaucoup ébranlée, comme si soudain le refoulé ressurgissait. Ce n'était pas confortable, mais j'avais besoin de me placer à cet endroit-là pour voir ce qui allait opérer.

Avec ce film où se confrontent différentes cultures, n'y a-t-il pas de votre part une volonté d'aller vers plus d'altérité encore ?

L'altérité, c'est aller de soi à l'autre. J'avais effectivement envie de me frotter à une jeunesse que j'idéalisais mais qui m'était aussi inconnue, à des cultures que je ne connaissais que de façon superficielle, et vers cette Corse proche et lointaine. Ce que j'aime dans un film, c'est pouvoir donner la parole, entrer dans un endroit, dans la tête, dans la peau de quelqu'un qu'on ne connaît pas, l'observer, le comprendre. Creuser ce qui n'est pas soi est passionnant. J'étais heureuse de pouvoir proposer à Aïssatou, Esther et Suzy des personnages de fiction complexes, et non des personnages réduits à des représentations et des archétypes dans lesquels elles sont souvent assignées. Il me semble que leurs personnages représentent quelque chose de plus universel, de plus mythique.

La Corse revendique une identité très forte. Je m'y sens toujours étrangère, car ce territoire n'est pas complètement le mien. Cette sensation de rejet et ma sensibilité très marquée pour les injustices sociales font aussi que je me suis sentie très proche de Khédidja et des efforts infructueux qu'elle a faits pour rentrer dans cette communauté.

Lors de l'altercation entre Farah et Orso sur la plage au début du film, vous confrontez l'une de vos héroïnes au racisme, puis glissez vers d'autres problématiques.

Effectivement avec cette scène on pourrait croire que le film va porter sur le racisme en Corse, mais il ne s'agit pas tant de racisme que d'appartenance à un endroit et à l'idée de protéger son clan, sa culture, et de correspondre à l'idée que l'on se fait du Corse. Orso est plus surprenant que ce qu'on pourrait attendre de lui. Il va déjouer les clichés, les idées préconçues.

En Corse, l'autre est toujours perçu comme un étranger. Appartenir à la communauté corse reste de toute façon un chemin difficile à parcourir. D'ailleurs le racisme est vécu aussi par Khédidja dans la famille bourgeoise et son paternalisme de bon aloi. Mais le film dépasse la problématique du racisme pour cheminer vers la question des racines, des origines, des manières de composer avec l'absence...

Les interactions entre les classes sociales traversent votre cinéma. Dans LE RETOUR, le couple de bourgeois en villégiature suscite rire et malaise par sa condescendance. Pour autant, vous les filmez respectueusement.

Parce que pour moi ce sont des gens dépassés par leurs propres enfants, ils s'accrochent à un logiciel daté. C'est l'indication que j'ai donnée à Virginie Ledoyen et Denis Podalydès. Ces bourgeois cherchent à tenir leur rang, mais vacillent ; ce sont les vacances, mais ils peinent à se détendre. Je crois que l'étrangeté que m'inspire la Corse a nimbé tout le film, y compris ces personnages, que l'on sent déphasés. Lui se revendique de gauche, mais ne retient pas le prénom de son employée. C'est le genre de comportement qui est à la fois drôle et désolant, et qui nous a été inspiré par le vécu de la mère de Naïla. Jessica suscite son admiration, car elle est l'exemple d'une réussite possible et la preuve que le système fonctionne. Cela rassure ces bourgeois sur leur propre condition.

Le plan en contre-plongée où Jessica regarde sa mère depuis l'étage de la maison des bourgeois porte en lui toute la complexité de votre histoire.

Cela d'autant plus qu'il intervient lorsque la mère se livre par une lettre. Soudain, la mère et la fille se retrouvent dans deux positions sociales différentes. J'ai tenu à monter la prise où elles se regardent et où l'on ne sait pas ce qu'il va advenir. Jessica, à ce moment précis, s'interroge quant au fait de devenir une transfuge de classe, d'appartenir à la classe dirigeante qui la fascine et où ses études à Sciences Po ont des chances de la conduire. Elle a aussi conscience d'être l'objet de Gaïa et se sent prisonnière. Je crois qu'à cet instant-là, elle rejoue ce que sa mère a vécu. Ce retour à la famille est aussi un retour à leur liberté, à leur revendication.

Farah, elle, n'hésite pas à franchir les murs. C'est un personnage frondeur, qui injecte de la comédie dans le drame.

C'est un personnage assez proche de Naïla. Nous avons eu un grand plaisir à écrire ses scènes, car Farah ne veut pas se laisser prendre dans les pièges, et cherche à réussir différemment. Elle est intelligente, maligne, et s'oppose à sa mère d'une autre manière que sa sœur. Il se trouve que j'ai eu un coup de foudre pour la jeune actrice qui l'interprète, Esther Gohourou. C'est une nature, un phénomène capable de dire son texte tout en improvisant avec un talent fou. Son sens du timing est saisissant. Ce qui est très beau, c'est qu'elle se situe au carrefour de l'enfance et de l'adolescence. Lorsqu'elle joue, on sent un plaisir premier du jeu, comme chez les enfants. Sa capacité d'invention est toujours opérante. Farah a quelque chose de dur, car elle ne se livre pas totalement et elle souffre d'un complexe d'infériorité, mais il y a beaucoup de joie et de drôlerie chez elle, accentuée par tout ce qu'Esther lui a apporté. Les dialogues très vivants viennent beaucoup de Naïla et d'elle aussi.

Comment avez-vous choisi vos jeunes comédiennes et comédiens ?

Au début, je voulais trouver des acteurs en casting sauvage, avec Julie Allione, ma directrice de casting qui est très douée pour ça. Je voulais des visages inconnus au cinéma. Nous avons collé des affiches partout, mais nous avons eu beaucoup de mal à faire venir les jeunes filles. J'ai finalement rencontré des actrices et leur ai fait faire des essais. C'est ainsi que j'ai découvert Esther Gohourou, qui avait déjà tourné dans MIGNONNES de Maimouna Doucouré. Quant à Suzy Bemba, elle s'est d'abord présentée pour jouer la sœur de Khédidja dans une scène que je n'ai pas gardée. J'ai vu qu'elle était très bonne actrice et lui ai proposé de remplacer une autre jeune fille non professionnelle, qui m'avait d'abord plu pour le rôle de Jessica, mais dont les toutes premières répétitions ne se sont, hélas, pas révélées suffisamment convaincantes pour ce rôle difficile, où il y avait plein d'émotions et d'états différents à jouer.

Pour Gaïa, je souhaitais une jeune actrice qui représente une certaine classe sociale. J'ai choisi Lomane de Dietrich, qui terminait le Conservatoire et a peu tourné. Ce qui m'a plu chez elle, c'est une certaine décontraction, un aplomb et un naturel singulier.

Comment avez-vous procédé pour que vos jeunes comédiennes puissent donner le meilleur d'elles-mêmes ?

LA FRACTURE m'a offert beaucoup de liberté dans ma manière de tourner. Là aussi, j'avais envie de laisser de l'espace aux acteurs, de tourner des séquences dans leur entièreté, parfois de ne pas couper et de reprendre la scène, car je voulais essayer de créer un semblant de vérité, un peu dans l'urgence pour ne pas laisser aux acteurs le temps de réfléchir ou d'avoir peur de jouer. Je souhaitais tourner dans une énergie permanente, comme sur un ring. Je voulais qu'opère une émulsion, que les plats soient vraiment cuisinés, qu'on sente l'énergie de la famille, du quotidien, la vie palpiter.

Sur un tournage, je suis très intense, ce qui peut m'être reproché. Quand je tourne, je suis inquiète, à la manière d'un acteur qui va rentrer sur scène. Je me mets dans un état de tension, de peur parfois, qui me rend très vive. Je fais peut-être peser mes angoisses sur les autres. Je m'interroge, car j'entends que ma rudesse peut parfois heurter des sensibilités. Deux tiers des chefs de postes étaient des femmes sur ce film. Le fait d'avoir inversé les proportions a-t-il fait que certains hommes se sont sentis moins bien ? Je l'ignore et m'interroge. Je suis une femme féministe et engagée, et je ne crains pas la remise en question. Je le fais sur chaque film, et je le ferai encore plus pour le prochain.

Comment avez-vous travaillé avec Aïssatou Diallo Sagna cette fois ?

Nous avons fait des lectures, puis je l'ai fait travailler pour développer son jeu. Elle était souple et très en demande. J'ai essayé de l'entourer du mieux possible. Le coach physique l'a aidée à travailler sur son corps, pour trouver la juste manière d'entrer dans une scène, de se sentir plus libre. Comme la première fois avec elle, c'était très enrichissant pour toutes les deux.

Pour le couple de bourgeois, vous avez pensé à Virginie Ledoyen et Denis Podalydès.

Je connais Denis depuis longtemps. Je l'ai suivi au théâtre et au cinéma, notamment dans les films de son frère, Bruno, qui jouait un petit rôle dans LA BELLE SAISON. J'admire sa capacité à lire, écrire, sa curiosité et son appétit de jeu toujours aussi intact. Au moment de LA FRACTURE, qu'il a

beaucoup aimé, il m'a fait part de son envie de tourner avec moi. Je l'ai pris au pied de la lettre.

Virginie Ledoyen, je la connais aussi depuis longtemps. J'étais ravie qu'elle accepte d'incarner ce personnage pas forcément sympathique, mais qui représente une certaine classe et réussite sociale. En quelques scènes seulement, elle a su le faire exister.

Comment avez-vous choisi vos acteurs corses ?

Nous avons fait un casting en Corse, toujours avec Julie Allione. Pendant les essais j'ai trouvé les comédiens très réservés. Une fois que le travail a commencé, c'était tout l'inverse ; ils ont été d'une tendresse incroyable et surtout très attentifs à mes indications. J'ai adoré cette expérience avec eux, comédiens comme figurants. Au moment des rumeurs et de la polémique, suite à la suspension provisoire de la compétition cannoise, tous m'ont écrit des lettres de soutien bouleversantes.

Harold Orsoni, qui est le fils de Julie Allione, vit à Paris mais il est corse, d'où son accent. Je l'avais vu travailler dans le restaurant de son village, en Haute-Corse, j'ai écrit le personnage d'Orso en pensant à lui.



Les voix de vos acteurs apportent de la sensualité : il y a, d'un côté, celles, très douces, d'Aïssatou et de Suzy, et, de l'autre, celles, très timbrées, de Virginie Ledoyen, Denis Podalydès, Cédric Appietto ou Marie-Ange Geronimi, dans le rôle de la grand-mère.

Je suis très sensible aux voix. Et j'adore les accents ; j'aime ce qui est divers, ce qui apporte de la perspective, de l'altérité. Cet accent corse me fait battre le cœur, il y a une douceur dans son chant. Il apporte un imaginaire. Il est important pour les Corses. Les jeunes Corses sont fiers d'appartenir à ce territoire. Cet accent est comme une manière de se vêtir. Il y a beaucoup de codes en Corse. Chacun sait à quel clan l'autre appartient. C'est parfois vertigineux.

Quels étaient vos partis pris de mise en scène sur ce film ? Et comment avez-vous travaillé avec votre chef-opératrice Jeanne Lapoirie, avec qui vous collaborez pour la cinquième fois ?

Jeanne Lapoirie et moi avons fait les repérages ensemble, bien en amont. Je l'ai amenée dans mon village, où j'observais les réactions de chaque personne de l'équipe. Jeanne a tout de suite été enthousiaste, elle a aimé la rudesse des montagnes, le soleil implacable. Certains décors, du fait de la lumière changeante, exigeaient que nous tournions dans une relative urgence. On grimpait sur les rochers pour attraper la bonne lumière. Jeanne et moi, nous étions en symbiose et n'avions pas besoin de beaucoup nous parler.

Nous nous sommes beaucoup amusées à tourner la séquence de la fête.

Je travaille aussi avec une jeune chef décoratrice, Louise Le Bouc Berger, qui était assistante sur mes deux derniers films, car j'avais envie d'ouvrir mon équipe technique à la jeune génération. Louise fait des dossiers formidables de références pour chaque décor. C'est une mine d'or extraordinaire pour créer les ambiances.

J'ai conservé au montage des plans tournés lors des essais caméra, afin d'amener la réalité de l'été en Corse, qui était un peu différente lorsque nous avons tourné à la rentrée. Toute cette préparation nous a permis d'avoir une appréhension physique de nos décors, ce qui a été très précieux pour Jeanne et moi. Il m'importait que les décors nous ramènent à quelque chose de physique qui raconte ce territoire.

J'avais aussi envie de revenir à un format plus classique. Le

Scope, que j'avais utilisé pour mes trois derniers films, aurait fait tendre l'image vers une esthétique de carte postale. Nous avons donc opté pour le format plus classique du 1.66, qui est celui que j'utilisais autrefois. Ce format cadrerait mieux pour filmer les visages et pour créer une sensation d'intensité.

Dans la séquence où Jessica rencontre sa grand-mère pour la première fois, l'émotion est intense, mais vous optez pour des plans moyens ou larges.

Avec mon monteur, Frédéric Baillehaiche, avec qui je collabore pour la quatrième fois, nous avons travaillé cette scène avec différentes valeurs. Puis, intuitivement, nous avons privilégié les plans plutôt larges pour ne pas perdre de vue le décor, mais aussi parce qu'ils créent une distance, une pudeur qui sied à cette rencontre et va permettre que l'affrontement naisse un peu plus tard. Nous avons souvent épuré les scènes pour atteindre leur cœur et rester sur la crête de ce récit.

Comment avez-vous travaillé à l'image du film et à la lumière ?

Jeanne est extrêmement douée pour filmer les lumières extérieures. Avec elle, la lumière devient presque un personnage du film, qui raconte à la fois la violence de la Corse et quelque chose de plus secret. Je voulais aussi qu'on ressente la chaleur, la matière environnante, comme les rochers, la pierre épaisse des maisons.

Nous avons eu énormément de plaisir à filmer les actrices. Notre question était comment faire naître le secret de leur visage. C'est dans les scènes de nuit qu'elles livrent le plus leur profondeur. Je les trouve puissantes chacune à leur endroit, à la fois fortes et fragiles. J'étais conquise par leur jeu, je voyais une grâce en elles. J'ai veillé, avec Jeanne, à les magnifier.

Comment avez-vous travaillé au rythme du film ?

Avec Frédéric Baillehaiche, on cherche toujours le sens du film, la structure, puis on fait tomber ce qui est inutile. Je souhaitais que le film chemine vers ce plan final où ces trois femmes ne forment plus qu'un seul corps. Que le récit avance comme une pierre qui roule sans être stoppée.

CATHERINE CORSINI

RÉALISATRICE

Catherine Corsini se fait connaître du grand public avec LA NOUVELLE ÈVE en 1999, présenté au festival de Berlin. LA RÉPÉTITION est en compétition au Festival de Cannes en 2001. Son septième film, PARTIR connaît un grand succès public en France et à l'étranger, et est à l'honneur au festival de Toronto. Elle revient à Cannes en 2013 avec TROIS MONDES, présenté à Un Certain regard puis à Toronto. LA BELLE SAISON, Prix Variety de la Piazza Grande à Locarno, obtient deux nominations aux César 2016. Avec UN AMOUR IMPOSSIBLE, adaptation du roman éponyme de Christine Angot, Catherine Corsini a reçu les Prix SACD, Henri Langlois et Alice Guy. Le film est nommé quatre fois aux César 2019. Deux ans après LA FRACTURE et ses six nominations aux César, Catherine Corsini est de nouveau en Compétition au Festival de Cannes 2023, avec LE RETOUR.

FILMOGRAPHIE

- 2023** LE RETOUR
- 2021** LA FRACTURE
Festival de Cannes 2021 – En Compétition
César de la Meilleure actrice dans un second rôle (Aïssatou Diallo Sagna)
Queer Palm 2021
- 2018** UN AMOUR IMPOSSIBLE
- 2015** LA BELLE SAISON
- 2012** TROIS MONDES
Sélection Un Certain Regard
- 2009** PARTIR
- 2007** LES AMBITIEUX
- 2003** MARIÉES MAIS PAS TROP
- 2001** LA RÉPÉTITION
Festival de Cannes 2001 – En Compétition
- 1999** LA NOUVELLE ÈVE
- 1996** JEUNESSE SANS DIEU (Arte)
- 1994** LES AMOUREUX
- 1992** INTERDIT D'AMOUR (France 3)
- 1988** POKER



LISTE ARTISTIQUE

Aïssatou Diallo Sagna
Suzy Bemba
Esther Gohourou
Lomane de Dietrich
Cédric Appietto
Harold Orsoni
Marie-Ange Geronimi
Virginie Ledoyen
Denis Podalydès

Khédidja
Jessica
Farah
Gaïa
Marc-Andria
Orso
Michelle
Sylvia
Marc

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par Catherine Corsini
Scénario Naïla Guiguet et Catherine Corsini

Image Jeanne Lapoirie
Montage Frédéric Baillehaiche
Son François Abdelnour
Fanny Martin

Jeanne Delplançq
Olivier Goinard
Décor Louise Le Bouc Berger

Costumes Virginie Montel

Assistante réalisation Julie Richard

Casting Julie Allione

Scripte Bénédicte Darblay

Directrice de production Claire Trinquet

**Chargé de production
et de post-production** Alexis Genauzeau

Productrice Elisabeth Perez
Co-producteurs Anne-Laure Labadie

Jean Labadie
Une coproduction CHAZ Productions
France 3 Cinéma

Avec la participation de

Le Pacte
Canal+
Ciné+
France Télévisions

En association avec

CNC
Collectivité de Corse
Sofitvciné 10
La Banque Postale Image 16
Cinéaxe 4
Cofinova 19

Distribution France Le Pacte
Ventes Internationales Playtime